

Blagues et humour à Pubnico-Ouest. Étude du répertoire d'un conteur acadien

West Pubnico Jokes and Humor. An Acadian Storyteller's Repertoire

Carmen d'Entremont

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005892ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005892ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Entremont, C. (2011). Blagues et humour à Pubnico-Ouest. Étude du répertoire d'un conteur acadien. *Rabaska*, 9, 33–54.
<https://doi.org/10.7202/1005892ar>

Article abstract

While based mainly on examples and conclusions drawn from a study on the oral tradition of West Pubnico, Nova Scotia, this article examines the joke, an active genre that has rarely been studied among the Acadian population. It explores the repertoire of a contemporary storyteller. Are the jokes told in this region original? Are they localised or personalised? Are they representative of the local culture? Although based on fictitious scenarios, the jokes collected represent a certain cultural reality. They reflect the concerns, values and attitudes common to the people of Pubnico, and in certain cases to the majority of Acadians in the Maritimes and Cajuns in Louisiana. Even when several narratives are drawn from international sources, if a community accepts and adopts a joke, it is probably because it is representative of themselves. Among the stories collected, several topics arise systematically: anticlerical humour, sexual morality, politics, language problems and ethnicity.

Blagues et humour à Pubnico-Ouest. Étude du répertoire d'un conteur acadien

CARMEN D'ENTREMONT

Université Sainte-Anne

De nos jours, la blague est un des genres oraux les plus populaires chez les Acadiens de Pubnico-Ouest¹ en Nouvelle-Écosse. Elle se conte lors des rencontres d'amis, lors des spectacles ou de réunions, à la maison, à l'école, au travail ; en fait, partout où il y a de l'interaction. Le folkloriste Barry-Jean Ancelet note à son propos : « *Joketelling has suffered little from the effects of mass media entertainment and continues to enliven social gatherings of all sorts*² ». C'est un genre qui reste actif aujourd'hui, car il reflète le rythme de la vie moderne. Cependant, on a donné très peu d'attention à la blague en Acadie. En fait, on a rarement étudié de façon sérieuse l'humour des Acadiens. En plus d'exposer l'humour de la population, les blagues font connaître certains aspects de leur culture³. Ancelet affirme que ce qui fait rire les gens d'une communauté est directement lié à la compréhension de leurs valeurs sociales⁴.

L'humour est en fait au centre de plusieurs genres appartenant à la littérature orale. Il y a, entre autres, des contes, des anecdotes, des chansons, des formulettes et des expressions humoristiques. Une première enquête à Pubnico-Ouest, mon village d'origine, a révélé que la tradition orale de cette région acadienne est vigoureuse et constamment en évolution ; elle a mis en valeur l'importance des récits appartenant à des genres moins classiques qui

1. Pubnico est un petit village de pêche qui comprend une population d'environ 2 000 âmes, composée d'Acadiens et de quelques anglophones. Comme leurs cousins, ils ont été déportés aux colonies américaines, mais ils sont revenus. Fondé au milieu du xvii^e siècle, Pubnico est considéré comme le premier village encore occupé par des Acadiens, ainsi que le plus ancien village du Canada toujours habité par les descendants de son fondateur. Pour plus de détails sur l'histoire du milieu, consulter, entre autres, Clarence-Joseph d'Entremont, *Histoire civile de Pubnico-Ouest*, Pubnico-Ouest, publié à compte d'auteur, 1994.

2. Barry-Jean Ancelet, *Cajun and Creole Folktales : The French oral tradition of South Louisiana*, Jackson, University Press of Mississippi, 1994, p. xxxii.

3. *Ibid.*

4. Barry-Jean Ancelet, « Deep Meanings in Small Places : Social and Community Values in the Oral Traditions of French Louisiana », article inédit, octobre 2004.

intéressaient peu les chercheurs, comme l'anecdote et la blague⁵. La collection contient 131 textes, dont 28 blagues. Est-ce que les blagues recueillies à Pubnico-Ouest sont originales ? Sont-elles localisées ou personnalisées ? Est-ce que les blagues racontées dans ce milieu sont représentatives de la culture locale ? Les blagues touchent au développement social, économique et linguistique des gens du milieu ; elles expriment même leur mode de vie, et elles incarnent certaines valeurs et attitudes. Parmi celles recueillies, plusieurs thèmes ressortent de façon régulière : l'humour anticlérical, la moralité sexuelle, la politique, les problèmes de communication entre les cultures et l'ethnicité.

Le conteur

Laurent d'Entremont, conteur contemporain, a été mon principal informateur. Aîné d'une famille de quatorze enfants, il est né à Pubnico-Ouest-le-Bas en 1941. Les souvenirs de la ferme familiale de son grand-père maternel, Adolphe d'Entremont, où il a été élevé, lui tiennent à cœur. En 1961, il quittait son village natal pour la première fois pour aller travailler à Halifax dans le domaine de la construction. Ses aventures et ses voyages l'ont amené à apprécier son village natal, et il y retourna trois ans plus tard. Curieux et aventureux, il travailla comme gérant à la caisse populaire pendant plusieurs années et il fit la pêche au homard. Aujourd'hui à la retraite, son travail bénévole, surtout au Musée acadien de Pubnico-Ouest, est apprécié par la communauté. M. d'Entremont possède une mémoire phénoménale et une très bonne connaissance de l'histoire orale du milieu. Depuis plus d'une quarantaine d'années, il se passionne pour l'histoire locale, domaine auquel il s'intéresse en amateur. Inspiré par la mémoire des gens et ses expériences de vie, il sauvegarde de l'oubli et écrit les souvenirs du passé. Au début des années 1970, il publia un premier recueil, *The Two Acre[s] Farm*⁶, dans le but de consigner les histoires de son grand-père qui était un conteur reconnu. Cet essai l'amena à la publication de deux autres livres⁷. C'est à ce moment-là qu'il commença sa carrière de conteur. Au début, il fut surtout invité à l'école élémentaire et à la « Tapagie », soirée de sketches humoristiques, danse et musique qui a lieu tous les ans pendant le *Festival acadien de Pubnico-Ouest*, mais, depuis quelques années, il quitte le village pour

5. Carmen d'Entremont, « Contes, légendes, histoires et mystifications : la tradition orale de Pubnico-Ouest », Mémoire de maîtrise, University of Louisiana at Lafayette, 2006, viii-340 p.

6. Laurent d'Entremont, *The Two Acre[s] Farm. A humorous outlook on the small Acadian farms of Nova Scotia in the late 1940's*, Yarmouth, Sentinel Printing, 1973.

7. *Id.*, *Golden Farm Memories. More rural Acadian humor*, Yarmouth, Sentinel Printing, 1975 ; *Meatloaves Do Explored. A humorous look at travel*, Lower West Pubnico, Two Acre[s] Publications, 1976.

aller raconter à de nouveaux auditoires. Il écrit aussi des articles pour *The Regional Magazine* et surtout pour *The Yarmouth Vanguard* qui, depuis 1990, a publié plus de deux cents de ses récits⁸. En plus de décrire la vie d'un temps qui n'est plus, l'auteur fait connaître les lieux, les personnages et les événements qui ont joué un rôle important chez les gens de Pubnico-Ouest. Laurent d'Entremont raconte aussi ses histoires de l'ancien temps à la radio. En fait, il est un des seuls Acadiens du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse à se présenter comme un « *stand-up comedian* », un monologuiste comique. Avec son imagination vive et son sens de l'humour, il s'est constitué un répertoire impressionnant, essentiellement de blagues et de récits de vie, reflétant surtout la première moitié du xx^e siècle.

Intéressée par ses histoires, je suis allée interroger mon oncle quelques fois entre 2004 et 2006. Même si nous discutons de divers genres, nous revenions toujours aux récits humoristiques. Dans son article « *Jokes and Practical Jokes* », Moira Smith fait la différence entre *narrative joke*, une courte narration qui se termine avec une « *punch line* » [conclusion comique], et *riddle joke*, une blague qui se présente sous forme de questions et de réponses⁹. Les blagues recueillies auprès de Laurent d'Entremont appartiennent toutes à la première catégorie. En fait, le conteur le confirme : « *Most of my jokes, c'est des histoires avec une punch line plus que de la conterie de jokes* ». Selon Moira Smith, il est important qu'une blague soit racontée dans une situation appropriée : « *jokes, like other folklore forms, are not performed "cold"* ». Elle suggère, par exemple, de fréquenter des bars ou des veillées¹⁰. Heureusement, j'ai eu l'occasion d'entendre M. d'Entremont raconter ses blagues devant divers auditoires, me permettant de considérer ses récits dans un contexte naturel de narration. En 2004, je suis allée l'écouter lors d'un radiathon, une longue émission de radio enregistrée en direct à la salle des pompiers de Pubnico-Ouest. Environ soixante personnes de la région, surtout des aînés, étaient présentes. Elles ont ri jusqu'à la fin de la performance, et plusieurs se secouaient la tête en disant : « c'est tout le temps les mêmes, c'est tout le temps les mêmes ». Plus tard, lors d'un spectacle présenté au Village historique acadien de la Nouvelle-Écosse en juillet 2005, je remarquai que l'auditoire, toujours majoritairement composé d'aînés de la place, avait la même réaction. Même s'ils avaient pour la plupart entendu les blagues de mon oncle à plusieurs reprises, ils riaient toujours. Comment réussissait-il

8. Entre 2005 et 2008, un grand nombre de ces textes furent rassemblés dans les trois volumes suivants : *Stories to Remember : A collection of timeless stories by a long-time storyteller*, Two Acre[s] Publications, 2005 ; *Stories to Remember. Volume II*, Two Acres Publications, 2007 ; *Stories to Remember. Volume III*, Two Acre[s] Publications, 2009.

9. Moira Smith, « Jokes and Practical Jokes », dans *The Emergence of Folklore in Everyday Life*, ed. George H. Schoemaker, Bloomington (Indiana), Trickster Press, 2008, p. 73.

10. *Ibid.*, p. 75.

d'une année à l'autre à faire rire les gens en racontant les mêmes farces ? Mais, en discutant avec le conteur et ses auditeurs, j'ai réalisé que cela est surtout dû au fait que ses blagues reflètent souvent l'histoire et la culture du milieu. Smith suggère : « *Since everyone interprets jokes differently and does not find them equally funny, you cannot rely solely on your own interpretation of the jokes that you collect*¹¹ ». Alors, en plus de considérer le conteur seulement d'après le sens des blagues présentées, je me suis aussi basée sur les réactions provenant de l'auditoire, car ce sont ces réactions finalement qui dévoilent les véritables traits et les valeurs des villageois.

Le sérieux de la blague

Selon le dictionnaire, les blagues sont des histoires imaginées pour faire rire ou pour tromper. À Pubnico, on les appelle communément *jokes*. En général, ces récits sont assez courts, et ils peuvent mettre en jeu des personnages et des lieux réels ; souvent, il y a un mélange de réalité et de fiction. Les scénarios présentés dans les blagues de Laurent d'Entremont sont souvent fictifs, mais les personnages, les lieux ainsi que les valeurs culturelles représentées sont réels. Pour le folkloriste Barre Toelken, les blagues sont des histoires fictives qui incarnent des valeurs culturelles¹². Indirectement, les blagues représentent la culture d'un milieu et elles communiquent des messages qui seraient autrement inconnus. Ces récits humoristiques sont donc aussi très sérieux. Ancelet précise : « *People define themselves by what makes them laugh* ». Il explique qu'une blague qui semble ordinaire à première vue peut en fait dissimuler des soucis psychologiques ou culturels¹³. Dans une étude portant sur l'humour des Apaches de l'Ouest, l'anthropologue Keith H. Basso observe : « *Jokes are simultaneously funny and dangerous*¹⁴ » ; les blagues permettent d'aborder des sujets sensibles ou tabous tels que la politique, la religion et la moralité sexuelle, qui seraient inabordables en dehors de la blague. Vine Deloria prétend : « *The more desperate the problem, the more humour is directed to describe it*¹⁵ ». Depuis longtemps, les gens se servent de l'humour pour énoncer leurs problèmes. En fin de compte, la blague nous permet de ridiculiser et de critiquer. De plus, elle donne l'occasion de faire face à certains problèmes psychologiques personnels ou collectifs. Moira Smith, qui note cette fonction de la blague dans son article, explique : « *By*

11. *Ibid.*

12. Barre Toelken, *The Dynamics of Folklore. Revised and Expanded Edition*, Logan Utah, Utah State University Press, 1996, p. 9.

13. Barry-Jean Ancelet, *Cajun and Creole Folktales, op. cit.*, p. xxxii.

14. Keith H. Basso, *Portraits of « the Whiteman » : Linguistic play and cultural symbols among the Western Apache*, Cambridge, UK, Cambridge University Press, 1979, p. 37.

15. Cité dans Keith H. Basso, *op. cit.*, p. 3.

*describing in the form of a joke the situation that causes fear or worry, you distance yourself from it, gain psychological control over it, and thus reduce feelings or anxiety or fear*¹⁶ ». Il n'est donc pas surprenant que les blagues que l'on raconte soient souvent liées à nos expériences.

Quelques blagues sont originales tandis que d'autres appartiennent au répertoire international ; plusieurs d'entre elles ne sont donc pas nouvelles¹⁷. Néanmoins, les conteurs de blagues adaptent souvent leurs récits aux couleurs locales par la mise en scène d'éléments familiers aux auditeurs. C'est ce que fait Laurent d'Entremont :

Dans Pubnico, le monde peut *relater* [associer] plus à les choses qui se passent à tous les jours [...]. À Canning, ça fera [sera] en anglais tandis que si je dis des *jokes* au Village historique à Pubnico, je vas les dire en français [...]. Quand je vas dans la Valley [Vallée d'Annapolis], faut je fasse des *jokes* que la Valley est *incluée* dedans itou. J'ai un lot de *jokes* qui pouvoit être adaptés à *anything*. Tu inclus des fois du monde qu'est dans la chambre *but* faut tout le temps que ça sait [soit] fait, *in case*, avec *respect*. Faut point que tu les fasses *feeler cheap* ou *blusher* [rougir], ou rien de même¹⁸.

Selon ce conteur, il faut connaître son auditoire et surtout l'inclure dans la performance, mais sans offenser. En fait, il aime tellement faire rire les gens qu'il accepte d'être victime d'une blague de temps en temps.

Matières à rire

Le prêtre

Parmi les blagues recueillies, plusieurs portent sur les membres du clergé et les institutions religieuses, reflétant un héritage anticlérical qui date de la période coloniale¹⁹. Il est intéressant de noter que les récits basés sur l'humour anticlérical sont communs dans la tradition orale de la majorité des Acadiens des Maritimes, ainsi que des Cadiens en Louisiane ; il s'agit en fait d'un thème international²⁰. N'osant pas critiquer ouvertement l'autorité religieuse,

16. Moira Smith, *op. cit.*, p. 77.

17. Voir, entre autres, les conte-types 1319 (*Pumkin Sold as an Ass's Egg*), 1476 (*The Prayer for a Husband*) et 1725 (*The Foolish Parson in the Trunk*), dans Antti Aarne et Stith Thompson, *The Types of the Folktale: A Classification and Bibliography*, Folklore Fellows Communications, Helsinki, Academia Scientiarum Frennica, 1961.

18. Centre acadien (CA), Université Sainte-Anne (Nouvelle-Écosse), coll. Carmen d'Entremont, témoignage de Laurent d'Entremont (né le 27 août 1941), enregistré le 24 novembre 2004 à Pubnico-Ouest-le-Bas.

19. Voir Barry-Jean Ancelet, « Ôte voir ta sacrée soutane : *Anti-clerical Humor in French Louisiana* », *Louisiana Folklore Miscellany*, 1985, vol. 6, n° 3, p. 26-33.

20. Voir les contes-types appartenant à la catégorie 1800-1849 (*Jokes About Parsons and Religious Orders*), Aarne et Thompson, *op. cit.*

on le faisait par des farces²¹. À Pubnico, les blagues sur les prêtres sont surtout populaires parmi les aînés, et la majorité des gens nés pendant la première moitié du xx^e siècle ont une histoire drôle à raconter sur le confessionnal. Par exemple, plusieurs se rappellent d'avoir inventé des péchés ou même d'avoir communiqué à d'autres leur liste de péchés, ce qui montre qu'on ne prenait pas la confession au sérieux. Ce premier récit joue sur un malentendu ; il est représentatif des Acadiens ignorants et parfois sceptiques devant le comportement de certains prêtres.

Faire une neuvaine

Le petit mousse a dit :

– Mon père, je m'accuse d'avoir volé du *plywood*.

Le prêtre a dit :

– Voler c'est mal. Dis trois *Je vous salue Marie* et vole point d'autre *plywood*.

Next mois, il a été là :

– Mon père, je m'accuse d'avoir volé du *plywood*.

So le prêtre a dit :

– On vole point, c'est mal. Le *plywood* appartient à *someone else*. Dis trois *Je vous salue Marie* et je veux point te voir icitte *back* à voler du *plywood*.

Et le troisième mois, il était encore là :

– Mon père j'ai volé du *plywood*.

Et le prêtre a dit :

– Je crois que le trouble est [que] les trois *Je vous salue Marie* que je vous donne pour une pénitence, c'est point gros assez. Sais-tu comment faire une neuvaine ? – Neuf jours de prières ? [explication pour l'enquêteuse]

Le petit mousse a dit :

– Non, *but* si t'as un bon *set* de *plans*, moi j'ai le *plywood* [le pénitent, qui ne connaît pas la neuvaine, imagine plutôt une construction en bois].²²

On entend aussi cette blague en Louisiane. Larry Boudreaux en présente une dans laquelle un monsieur Fontenot va se confesser pour avoir volé du bois d'un chantier forestier pendant quinze ans. Lorsque le prêtre lui demande de faire une neuvaine, il répond « *Father, if you have de plans, I've got the lumber*²³ ». L'ethnologue Ronald Labelle a trouvé une version parallèle au

21. Ronald Labelle, *Au Village-du-Bois : Mémoires d'une communauté acadienne*, Moncton, Université de Moncton, Centre d'études acadiennes, 1985, p. 201.

22. Coll. Carmen d'Entremont, version de Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Ce récit appartient à la catégorie 1800-1809 (*Jokes Concerning the Confessional*). Il est aussi relié au type 1832D* (*How Many Sacraments Are There ?*) qui est classé sous la catégorie 1800-1849 (*Other Jokes About the Clergy or Religious Orders*). L'index d'Aarne-Thompson note seulement une version canadienne-française du type 1832D*.

23. Larry Boudreaux, *Dat Boudreaux Ain't Me, It's Ma Cousin. 150 Cajun Stories wit' Some Udder Stuff T'rown in Too*, Baton Rouge, Boudreaux Cajun General Store, 1999, p. 118.

Nouveau-Brunswick concernant un joueur de violon qui ne va pas à l'église. Il est en train de jouer du violon lors d'une veillée lorsque le prêtre, qui défendait la danse, arrive et commence à distribuer des pénitences aux participants. Voulant être plus sévère avec le violoneux, il lui demande : « Sais-tu tes dix commandements ? » Et le violoneux répond : « Si vous pouvez la siffler, je crois que je peux la jouer²⁴ ».

Dans un deuxième récit, il y a un côté pratique puisque l'homme en question se confesse sans l'intention de faire restitution.

Se confesser pour rien

À ce temps-là, tout le monde allait à l'église. Le dimanche, t'allais à confesse *and so on*. Tout le monde faisait des *jokes about* d'aller à la confesse, tu sais. Le gars qu'avait volé une poule, il avait pensé :

– Je vas aller me confesser en m'en allant.

Il avait *twisté* le cou de la poule *but* quand-ce qu'il était à la confesse, la poule s'avait détortillé, là, elle s'en avait été. Il s'avait confessé pour rien, tu sais.²⁵

La collection de Barry-Jean Ancelet contient un récit nommé « Les oreilles à Hube sonnent » qui remet en question ce côté pratique des lois religieuses. La version louisianaise porte sur un homme qui fait une allergie après avoir mangé de la viande de cochon ; au milieu de la nuit, ses oreilles sonnent si fort que ça réveille toutes les aînées du milieu, qui s'en vont droit à l'église en pensant que c'est la cloche. N'ayant pas vraiment l'intention de participer à la messe, ces femmes sont mécontentes lorsqu'elles réalisent qu'elles sont allées à l'église pour rien²⁶. L'action des aînées, comme celle du pénitent présenté ci-dessus sont basées sur la routine ; sans se questionner, ils font comme les autres, obéissant aussi à l'autorité, mais tout en restant insolents et frivoles.

Le récit suivant est plutôt représentatif de la confusion des villageois envers la moralité ou l'honnêteté des membres du clergé et des institutions religieuses.

Le fils qui veut point aller à l'église

Anyhow, vous pouvez *picturer* le dimanche matin, la mère qu'essaye de faire le fils aller à l'église et le fils qui veut point aller. *So* la mère a dit :

– Donne-moi deux raisons comment ça se fait que tu veux point aller à l'église.

So le fils a dit :

– *Well*, le monde m'aime point moi à l'église et moi je les aime point z-eux.

Now, toi donne-moi deux raisons comment ça se fait [que] je devrais aller à l'église.

24. Ronald Labelle, *op. cit.*, p. 201.

25. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Cette farce appartient aussi à la catégorie 1800-1809 (*Jokes Concerning the Confessionnal*).

26. Barry-Jean Ancelet, *Cajun and Creole Folktales*, *op. cit.*, p. 143-144.

Well, la mère a dit :

– *First of all*, t'as 45 ans de vieux, et deuxièmement, t'es le prêtre de la paroisse.²⁷

Cette petite farce, mettant en scène un enfant qui ne veut pas aller à l'église, est très représentative des nouvelles générations ; plusieurs parents peuvent s'identifier à cette situation. En fait, cette blague fut racontée devant public. Le conteur commença son discours en assumant que ses auditeurs pouvaient facilement imaginer une mère qui essaye sans succès d'envoyer son fils à l'église ; plusieurs d'entre eux le confirmèrent d'un signe de la tête. Mais c'est lorsqu'ils réalisèrent que le fils en question était le prêtre qu'ils rirent tous très fort, manifestant le manque d'enthousiasme de la part du curé. Ce récit conteste certainement la popularité et le rôle du prêtre.

On a aussi souvent évoqué le raisonnement douteux des curés qui tiraient de l'argent des villageois qui avaient déjà de la misère à faire vivre leurs familles. Considérez, par exemple, la blague qui suit.

Le chien catholique

Quand j'ai profité, il y avait un *businessman* qui s'avait acheté un *pure breed German shepherd dog* [un berger-allemand pur sang], un chien vraiment, vraiment *expensive*. *But eventually*, comme tous les autres, il a venu vieux. Et le chien mourrit, *so* il a demandé au prêtre si il voulait l'enterrer. Le prêtre a dit :

– *I'm sorry, but* je faisons point des services pour des chiens.

Well, le gars a dit :

– *Money is no object*. Si tu veux l'enterrer, je te donnerai mille piastres.

– Oh, le prêtre a dit, comment ça se fait que tu m'avais point dit que le chien était un catholique ?²⁸

Basée sur l'avidité du prêtre, cette blague, comme la précédente, exprime le trouble des habitants envers les représentants religieux dont ils remarquaient parfois le confort. En cherchant des variantes de ce dernier récit, j'ai trouvé des versions très semblables en Louisiane. Le recueil de Larry Boudreaux contient une variante dans laquelle un homme demande au prêtre de la paroisse qu'on fasse dire une messe pour son chien qui vient de décéder. Lorsque le prêtre refuse, cet homme lui demande si 50 000 \$ seraient un don acceptable. Le prêtre lui répond : « *Of course, why didn't you tell me your dog was a Catholic ?*²⁹ » Aussi en Louisiane, l'expression « est-ce que t'as jamais vu

27. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005. Cette farce appartient à la catégorie 1800-1849 (*Other Jokes About the Clergy or Religious Orders*).

28. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005. Ce récit, qui appartient au type 1736 (*The Stingy Parson*), est aussi relié au type 1842 (*The Testament of the Dog*) concernant l'enterrement chrétien d'un chien et d'un prêtre avare qui fait semblant que le chien a laissé une large fortune à l'église. Deux versions canadiennes-françaises sont notées à l'index d'Arme-Thompson.

29. Larry Boudreaux, *op.cit.*, p. 125.

un prêtre maigre ? » montre que l'on critiquait le train de vie des membres du clergé³⁰.

Le prêtre avait une grande influence sur la population au début puisqu'il assumait seul toute l'autorité ; selon plusieurs témoignages : « C'est lui qui *runnait* la paroisse³¹ ». Même s'il imposait plusieurs interdictions, telle la défense de la danse, et qu'il faisait des commentaires brutaux contre les mauvaises actions des gens, on obéissait en général au prêtre. La communauté avait besoin de lui ; il était avocat, psychologue, enseignant et même médecin. À l'époque, on lui attribuait même des pouvoirs surnaturels ; à Pubnico, il pouvait guérir les malades et arrêter le feu³². On lui accordait donc beaucoup de respect, au moins jusqu'au milieu du xx^e siècle, et certains avaient même peur de lui. Dans l'exemple présenté ci-dessous, un jeune garçon qui fut témoin d'un accident causé par son père, le bedeau de la paroisse, a peur que le prêtre le blâme. Le lendemain, ce curé est en visite à l'école lorsqu'il s'arrête devant le banc du jeune. Pris de panique devant cette figure autoritaire, il confesse tout.

Qui vous a créé et mis au monde ?

Le prêtre avait un *helper*. Ils appelaient ça le bedeau du prêtre, là. Et le *helper* râtelait les feuilles dans l'automne et le manche du râteau a passé en travers de la vitre. Et le petit garçon du bedeau, du *handyman*, là, a *panické* [paniqué]. Il a pensé : « Le prêtre va me blâmer moi pour [avoir] cassé la vitre ».

So next day, ils étaient à l'école et le prêtre faisait ses *rounds*, là – vous en souvenez qu'il faisait des *rounds* – et il a arrêté juste devant le *desk* du petit garçon du bedeau et il a dit :

– Qui vous a créé et mis au monde ?

Et le petit garçon croyait sûr qu'il avait dit :

– Qui ce qu'a cassé la vitre ?

Et il a dit :

– C'est papa avec son grand manche de râteau. Il l'a point fait par exprès.³³

La sexualité et les religieux

Ce récit, en plus de toucher à la sexualité, est représentatif de la relation qui existait autrefois entre le prêtre et les paroissiens. En cherchant des variantes, j'ai trouvé le même récit dans la collection Robert Richard ; cette version est

30. Barry-Jean Ancelet, « Ôte voir ta sacrée soutane : Anti-clerical Humor in French Louisiana », *Louisiana Folklore Miscellany*, 1985, vol. 6, n° 3, p. 26.

31. Coll. Carmen d'Entremont, témoignage anonyme.

32. Voir Carmen d'Entremont, *op. cit.*, p. 132-135.

33. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005. Cette histoire est reliée au type 1698G (*Misunderstood Words Lead to Comic Results*). Vingt versions canadiennes-françaises sont notées dans le catalogue d'Aarne-Thompson, ainsi que onze versions françaises et une version louisianaise.

racontée par une conteuse acadienne de Richibouctou, Nouveau-Brunswick³⁴. Il est intéressant de noter qu'ici l'auditoire semblait majoritairement plus préoccupé par la connotation sexuelle que le rôle du prêtre, ce qui nous amène au prochain thème.

Selon plusieurs témoignages, les prêtres à Pubnico-Ouest prêchaient souvent contre l'impureté, surtout le père Thomas LeBlanc ; en fait, selon les témoignages, « son pêché favori c'était l'impureté » et « le plus gros crime à ce temps-là, c'était une femme en famille³⁵ ». Il n'est donc pas surprenant que la moralité sexuelle fût un thème courant dans les récits humoristiques. Aujourd'hui, on ose même se moquer des prônes du père LeBlanc ou du commandement de Dieu : « L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement ». Quelques récits portent donc sur les hommes ou femmes infidèles.

Le livreur de lait

J'avions un *milkman once upon a time* – J'avons point de *milkman* asteure [à cette heure] – et le *milkman* faisait ses *rounds*, et il a venu à une maison et les papiers étiont éparés [éparpillés] *all over the place*, des bouts de cigarettes. Tout était *in shamble* [en désordre]. So il a dit à la femme :

– Quoi ce qu'a arrivé ?

– Oh, elle a dit, j'avons y-eu un *party* qu'a lasté quatre jours.

– *Boy*, il a dit, *some party*. Vous avez une couverte là qui *hang* quatre pieds hors de la place. Quoi ça là c'est *all about* ?

– Oh, la femme a dit, j'ai honte de te dire *really*. C'est un *game* que je jouons. Les hommes se *stripont* de *waste down* [enlèvent leurs pantalons] et ils allont poser derrière la couverte, et les femmes essayiont à *guessser* qui ce que c'est.

Well, le gars a dit :

– *Sounds like some party. I wish I had been invited*. [Ç'a l'air pas mal. J'aurais aimé être invité]

La femme a dit :

– *You might as well, your name came out four times*. [T'aurais pu y être, on a donné ton nom quatre fois]³⁶

On trouve des farces sur l'infidélité un peu partout. J'ai trouvé, par exemple, un récit nommé « Une brosse à peindre et son manche » dans la collection de Robert Richard, mettant en scène un père de famille infidèle. Une mère, montée sur un escabeau, est en train de peindre son logis. Elle porte une robe sans sous-vêtements. Son fils arrive et lui demande : « Mame, quoi ce que je vois là ? » La mère lui dit : « C'est ma brosse ». Le lendemain, elle

34. Centre d'études acadiennes (CÉA), Université de Moncton, coll. Robert Richard, enreg. 2037, version de Séraphie-Daigle Martin (née le 29 septembre 1912), racontée le 1^{er} novembre 1993.

35. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 6 avril 2006.

36. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005.

reprend son ouvrage, mais cette fois, elle porte des culottes et son fils lui demande : « Mame, y-ou ce qu'est ta brosse ? » Lorsqu'elle lui dit qu'elle l'a perdue, le garçon se met à la chercher. Bientôt, il revient en disant : « Mame, j'ai trouvé ta brosse. La servante l'avait puis Dad était après y mettre un manche³⁷ ».

Quelques fois, on s'interroge sur la moralité sexuelle des membres du clergé. Considérez, par exemple, le récit suivant.

L'imbécile apprenti

Les docteurs faisaient des *house calls*, so quand ça a venu le temps au docteur à se retirer, il *trainait* son remplaçant, un jeune docteur. Il y a montré comment faire des *house calls*. La première maison qu'il a venu, il y a une femme qu'a dit qu'elle était fatiguée, elle était *run downed*, elle avait point de *pep*. So le docteur a pris sa fièvre et quand ce qu'il a gardé sur le *thermometer*, le *thermometer a slipé*, il a roulé dessous le lit. Il a été le qu'ri [querir], il a gardé *back* dessus, il a dit :

– Je sais quoi c'est que ton trouble. Tu fais trop pour l'église. Vingt-cinq piastres. So quand ce qu'ils avont sorti dehors, le jeune docteur a dit :

– *Boy*, t'as fait vingt-cinq piastres aisé, *but* dis-moi, comment ce tu savais qu'a faisait trop de travail pour l'église ?

– *Well*, il a dit, quand j'ai été sous le lit ramasser le *thermometer*, le prêtre de la paroisse était là. – Des fois, il y a du monde qui rit à ces *jokes*-là.³⁸

Il s'agit ici d'un récit international³⁹. William Lynwood Montell mentionne une version parallèle dans laquelle un docteur dit à son patient qu'il est malade parce qu'il a mangé trop d'œufs. Il explique ensuite à son apprenti qu'il avait vu des coquilles d'œufs sous le lit du patient. Comme c'est souvent le cas, l'apprenti imite le docteur lorsqu'il trouve une selle de cheval sous le lit d'un malade⁴⁰. Dans l'exemple présenté ci-dessus, on note l'absence de l'imitation de la part de l'apprenti ; l'accent est plutôt mis sur l'immoralité du prêtre. Le récit, en plus de mettre en doute la moralité des prêtres, est aussi représentatif du scepticisme des villageois envers l'institution religieuse.

On trouve des blagues portant sur la moralité sexuelle des membres du

37. Coll. Robert Richard, Séraphie Daigle-Martin, enreg. 1562, le 23 février 1993.

38. *Loc. cit.*

39. Ce récit est relié aux types 1355 (*The Man Hidden under the Bed*) et 1862C (*Imitation of Diagnosis by Observation*). Arne et Thompson ont noté des versions italiennes, allemandes, grecques, indiennes et hispano-américaines. Dans « Ass's Flesh », version présentée dans l'index, un docteur dit à son patient qu'il a trop mangé de poulet, ce que le patient avoue. Il explique ensuite à son fils que son diagnostic fut basé sur le fait qu'il avait vu des plumes de poules en arrivant chez le patient. Et lorsque le fils trouve une selle de cheval sous le lit d'un autre, il imite son père et dit au patient qu'il a mangé trop de viande de cheval. Le récit appartient aussi à la catégorie 1725-1874 (*Jokes about Parsons and Religious Orders*).

40. William Lynwood Montell et Barbara Allen, *From Memory to History : Using Oral Sources in Local Historical Research*, Nashville, American Association for State and Local History, 1981, p. 160.

clergé un peu partout en Acadie. La collection Ronald Labelle contient une version concernant un prêtre du Village-du-Bois, au Nouveau-Brunswick. Un gars se confesse d'avoir fréquenté une autre femme et le prêtre lui demande son nom. Sachant que le prêtre avait déjà volé la femme d'un autre, il répondit : « Je vous dirai pas, parce que vous irez pour me la ôter comme vous avez fait à l'autre⁴¹ ». J'ai aussi trouvé des variantes louisianaises dans la collection de Barry-Jean Ancelet. Le récit « *Le hobo catholique* » met en scène un mendiant qui va demander à manger quelque part, et lorsqu'on lui demande s'il est catholique, il répond : « O, ouais ! Mon père était un prêtre et ma mère était une sœur !⁴² ». Dans un autre cas, un jeune pénitent se confesse d'avoir embrassé intimement sa fiancée, mais seulement à un certain point. Le prêtre, qui a l'expérience du monde, le traite d'idiot et lui donne avec mépris une pénitence cynique : « Pour ta pénitence, tu vas manger une balle de foin⁴³ ».

Les religieuses ont aussi été victimes des farces à Pubnico, portant, par exemple, sur l'ignorance associée à la vie de célibat⁴⁴. Les membres du clergé ne sont quand même pas les seuls à être la cible de telles farces. Laurent d'Entremont donne un récit humoristique dans son recueil *Golden Farm Memories* concernant une association paroissiale, les Dames de Sainte-Anne. Une de ces femmes aimait conter des petites histoires sales et grossières pour gêner les autres. Et un jour, lorsqu'elle annonça qu'on demandait à Montréal « *fifty ladies of easy virtue* » [cinquante dames de petite vertu], c'en fut trop pour les dames, qui se sont toutes précipitées vers la porte. La dame en question cria : « *Come back. They only want them next month* !⁴⁵ » [Revenez. C'est seulement pour le mois prochain].

Tous ces récits, y compris ceux qui visent les membres du clergé, sont représentatifs des paroissiens qui furent réprimés. En fait, les sujets qui touchent à la sexualité restent tabous parmi les aînés du village, ce qui n'est pas étonnant étant donné qu'ils furent souvent élevés dans un environnement qui ne leur permettait pas de discuter de ces choses ouvertement. Les relations entre les deux sexes étaient strictement surveillées. Toutes les activités ou conversations touchant à la vie sexuelle étaient condamnées. Le programme n'incluait certainement pas l'éducation sexuelle. En plus d'être taboue, la sexualité fut considérée comme quelque chose de sale. Toutefois, cela ne les a jamais empêchés de raconter des blagues sur les relations ; même si plusieurs ne sont pas à l'aise d'en discuter ouvertement, ce sujet tabou est toléré dans

41. Ronald Labelle, *op. cit.*, p. 201.

42. Barry-Jean Ancelet, *Cajun and Creole Folktales*, *op. cit.*, p. 100-101.

43. *Ibid.*, p. 110-111.

44. Voir, par exemple, Carmen d'Entremont, *op. cit.*, p. 186-188.

45. Laurent d'Entremont, *Golden Farms Memories*, Yarmouth, Sentinel Printing, 1976, p. 32.

les blagues. Considérez ce récit :

La vieille qui entendait sourd

Quand j'étais au *supermarket*, je m'ai assis sur un bout du *bench*, là. Il y avait trois vieilles femmes, je veux dire *really* vieilles, nonante ou cent [ans]⁴⁶. Et j'ai pensé que j'écouterai quoi ce qu'ils parlent *about* et on a une de z-eux qu'a dit :

– Sais-tu que le *stuff* est venu cher.

Elle a dit :

– J'ai acheté un concombre – et elle a montré avec ses mains combien ce que le concombre était long.

Et elle a dit :

– Ça m'a coûté deux piastres et demie.

Et l'autre femme a dit :

– T'es *right* que le *stuff* est cher.

Elle a dit :

– J'ai acheté ces deux gros *spanish onions* – et elle a montré avec ses mains elle itou combien ce qu'ils étiont gros.

Et elle a dit :

– Ça m'a coûté un *arm and a leg* [très cher].

La troisième femme a dit :

– Je suis *stone deaf* [sourde comme un pot]. J'ai pas entendu un mot que vous avez dit, *but* je m'en souviens du gars que vous avez *discribé* [décrit].⁴⁷

La collection de Jacques Michaud aux Archives de folklore de Laval contient deux variantes concernant des bananes. Dans la première, une vieille veuve entend trois filles parler de bananes qui sont « *as long as this* », et elle demande si l'homme en question était canadien. Dans la deuxième, deux vieilles filles veulent acheter deux bananes, et lorsqu'on leur dit qu'elles se vendent seulement par trois, une dit à l'autre : « Nous pourrions manger la troisième, eh ?⁴⁸ ». Ancelet a recueilli une blague louisianaise, « Les hot dogs », concernant deux religieuses françaises qui viennent d'arriver aux États-Unis ; voulant aussitôt vivre une expérience américaine, elles s'arrêtent pour manger des hamburgers d'un vendeur dans la rue. Le serveur n'en a plus, et leur offre des hot-dogs, qu'elles ne connaissent pas. La première sœur ouvre le pain et le referme tout de suite. Quand l'autre voit que sa compagne ne mange pas, elle lui demande pourquoi. La première répond : « J'ai espéré voir quelle

46. Il est intéressant de noter que le conteur précise l'âge des « vieilles » femmes, probablement puisque son auditoire était surtout composé d'ainés.

47. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005. Cette petite farce appartient au type 1698G (*Misunderstood Words Lead to Comic Results*), c.f. motifs X111.7. Le récit suggère une préoccupation avec des connotations sexuelles, ce qui le relie au type 1339 (*Strange Foods*).

48. Ces récits appartiennent au type Arne-Thompson 1339B, *Fool is Unacquainted With Bananas*. Cité dans Ancelet, *Cajun and Creole Folktales, op. cit.*, p. 105.

partie du chien toi, t'as eue !⁴⁹ » En plus de permettre d'aborder un sujet tabou, quelques-unes de ces blagues reflètent en fait une certaine ignorance ou naïveté reliée à l'acte sexuel ou aux fonctions sexuelles du corps. Même si la femme semble être le plus souvent ciblée dans ces récits, ce n'est pas toujours le cas. J'ai trouvé, par exemple, un récit nommé « Huit enfants avec sa tête » dans la collection Robert Richard, qui met en scène un homme naïf. Deux frères, qui s'étaient mariés à la même messe, se revoient après des années. L'un d'entre eux a huit enfants et l'autre n'en a aucun. Le premier frère demande au deuxième : « Comment ça se fait qu'on s'est marié à la même messe, moi j'ai huit enfants pis toi t'en as pas ? ». L'autre répond : « Ah, j'use ma tête moi ». Et le premier frère exprime : « Christ, ça doit être dur sur les oreilles »⁵⁰.

La politique

Le thème de la politique semble être moins populaire dans le répertoire de Laurent d'Entremont, mais selon lui ces blagues dépendent des scandales et des situations qui subsistent dans le moment : « Ces *jokes*-là sont rien que *timely*. On peut point les faire *anytime* ». Aussi, les conflits politiques étaient autrefois assez rares parmi les gens du village puisqu'ils appuyaient de façon presque unanime le parti libéral. On se contentait donc de raconter des blagues contre les conservateurs ; quelques-unes, comme la prochaine, circulent toujours.

Voter Tory

Mon grand-père Dolphe avait voté *liberal* toute sa vie, autre qu'une fois, il avait voté *tory*. *So, anyhow*, quand-ce qu'il était plus vieux, des années après ça, il avait été à la chasse dans le bois. Il avait *starté* à mouiller et il a vu qu'il allait se tremper, *so* il a trouvé un arbre qu'avait l'en-dedans, là, *hollow* [creux]. *So* il s'a caché et à mesure qu'il mouillait, l'arbre a *starté* à *shrinker* [rétrécir], tu sais. Et *first thing*, là, il était *stuck* [pris] dans l'arbre. Il a pensé : « Je vas mourir icitte dans l'arbre. Je vas mourir de faim. Ils allont jamais me trouver. Je vas-ti bien aller au ciel ou si je vas aller en enfer ? ». Il a *starté* à penser tout le *stuff* qu'il avait fait, un *lot* de bon *stuff*, peut-être qu'il allait aller au ciel. *Then*, du mauvais *stuff*, peut-être qu'il allait aller en enfer. Il a pensé : « J'ai *even* . . . ». Dans le mauvais *stuff*, il avait *even* voté *tory*. Il a *feelé small* assez qu'il a *shrinké right out* [dégagé] de l'arbre.⁵¹

49. Barry-Jean Ancelet, *Cajun and Creole Folktales*, *op.cit.*, p. 105.

50. Coll. Robert Richard, Séraphie Daigle-Martin, enreg. 1563, le 23 février 1993.

51. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Récit appris de son grand-père Adolphe d'Entremont. Cette blague sur les climats politiques appartient au motif X1785 (*Lies About Sticking ? or Shrinking*), c.f. type 1917 (*The Stretching and Shrinking Harness*). Aarne et Thompson ont noté dix-neuf versions américaines et des versions des noirs du Michigan.

Laurent d'Entremont inclut dans son recueil, *The Two Acre[s] Farm*, l'histoire d'un garçon qui jouait avec du fumier de vache, concernant aussi la situation politique du milieu. Le candidat conservateur de la région visite le village lorsqu'il aperçoit le jeune et lui demande ce qu'il fait. Le jeune lui répond qu'il est en train de faire la statue d'un libéral. Alors, le candidat lui demande : « Pourquoi pas faire la statue d'un conservateur ? » Et le garçon répond : « *Gee whiz*, je n'ai pas assez de fumier pour cela, monsieur »⁵². Il est intéressant de noter que Barry-Jean Ancelet a noté une variante louisianaise concernant un prêtre et un ministre baptiste. Un jeune garçon s'amuse en faisant une statue en fumier d'un ministre baptiste ; lorsque le prêtre lui demande pourquoi il ne fait pas un prêtre catholique, le jeune lui répond : « *Because I don't have enough shit*⁵³ ». J'ai aussi entendu une version parallèle mettant en scène un jeune Québécois et un touriste américain.

Les villageois de Pubnico-Ouest ne sont pas les seuls Acadiens à avoir obstinément voté pour le même parti toute leur vie, car le même récit a cours dans les autres villages acadiens de Par-en-bas, c'est-à-dire la municipalité d'Argyle, ainsi qu'à la Baie Sainte-Marie. Au Nouveau-Brunswick, Ronald Labelle a recueilli une version parallèle concernant un nommé Philius qui fut persuadé par un ami de voter conservateur. Au printemps, ces deux sont à tondre les brebis lorsque l'ami en question fait la remarque que Philius est en train de tondre sa brebis dans le mauvais sens. Il lui explique : « Depuis que tu m'as fait voter [pour] les conservateurs, je peux plus regarder une brebis en face⁵⁴ ».

Méprises phonétiques

Aussi, plusieurs récits sont associés aux problèmes de communication entre les cultures, surtout entre les Acadiens et les Anglais. Au début du xx^e siècle, surtout avant l'arrivée de la radio et de la télévision, les Acadiens de Pubnico ne pouvaient parler l'anglais que rarement, surtout les femmes et les enfants qui ne sortaient presque jamais du village. Même s'ils comprenaient cette deuxième langue, plusieurs ne voulaient pas la parler, car on se moquait de leur accent. Le conteur note : « Quand moi j'ai été à la Vocational School dans 1958 *or so*, les Anglais aimont point les Français et vice versa [...] c'est rien que qu'on était différent, et ils se moquaient de notre accent, tu sais⁵⁵ ». Dans le récit qui suit, l'accent du conteur acadien est si prononcé que l'anglophone avec qui il parle se méprend sur ses mots.

52. Laurent d'Entremont, *The Two Acre[s] Farm*, Yarmouth, Sentinel Printing, 1975 [2^e édition], p. 27.

53. Barry-Jean Ancelet, « Ôte voir ta sacrée soutane [...] », *op. cit.*, 1985, p. 2.

54. Ronald Labelle, *op. cit.*, p. 202.

55. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 6 avril 2006.

« **You sure look elegant** »

Si je vas, je dirais, à Canning ou Halifax, la première chose que le monde va s'apercevoir c'est que j'ai un accent français *so* faut je fasse un *joke* sur ça, tu sais. À Pubnico, le monde parle avec leurs accents français. J'avais vu une femme qu'avait venu au musée. Je l'avais point vue pour quarante ans *so* je voulais y *payer* [faire] un compliment. Et dans quarante ans, elle avait rien que engraisé [de] cinq livres, *so* c'était rien qu'une livre et un quart par an, à tous les dix ans. So j'ai dit :

– *My god, you sure look elegant.*

La femme m'a *slapé* [giflé] par rapport, avec mon accent français, elle croyait [que] j'avais dit :

– *My god, you look like an elephant.*⁵⁶

J'ai entendu une version louisianaise concernant une Cadienne qui avait reçu une amie en visite et lui avait demandé : « Veux-tu du thé ? » Mais l'autre, pensant qu'elle avait dit : « Veux-tu lutter ? », fut si choquée qu'elle est partie. La collection Gary Butler contient une variante terre-neuvienne concernant une conversation entre un Français, qui vient de faire chavirer une charrette remplie de patates, et un Anglais. L'Anglais dit : « *Good day !* » et le Français répond : « Oui, j'ai renversé ». L'Anglais continue : « *What's that ?* », et le Français répond : « Oui, avec mes patates ». À ce point-là, l'Anglais dit : « *Go to hell !* » et le Français répond : « C'est ça que je fais, je tire les plus belles⁵⁷ ! ». Les Acadiens se servent ici de l'humour comme façon d'accepter une réalité déplaisante. En décrivant leur situation sous forme de blagues, ils se permettent de s'éloigner de leurs inquiétudes ou de leurs soucis.

En Nouvelle-Écosse, le système scolaire fut foncièrement assimilateur au début du xx^e siècle⁵⁸. Dès le départ, la langue des Acadiens fut mise dans une position d'infériorité. Les enfants, ne connaissant que le français, furent obligés de tout apprendre dans une autre langue, ce qui fut fort désavantageux. Des générations d'Acadiens sont devenues victimes du système scolaire. N'ayant pas la chance de maîtriser aucune langue, les gens ne sont pas à l'aise, ni en français, ni en anglais. De tels problèmes de communication furent donc communs à la culture acadienne, ainsi qu'aux francophones de la Louisiane⁵⁹. Plusieurs blagues reflétant cette situation ont donc fait surface.

56. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Ce récit appartient au type 1698G (*Misunderstood Words Lead to Comic Results*), c.f. motif X111.7, et surtout au motif J2496.2 (*Misunderstanding Due to Language Difference*).

57. Gary Butler, *Histoire et traditions orales des Franco-Acadiens de Terre-Neuve*, Sillery, Québec, Les Éditions du Septentrion, 1995, p. 181.

58. Voir Sally Ross, *Les Écoles acadiennes en Nouvelle-Écosse 1758-2000*, Moncton, Centre d'études acadiennes, 2001.

59. Plusieurs Cadiens n'avaient pas eu la chance d'aller à l'école avant l'obligation légale de 1916. À l'école, l'instruction se faisait en anglais, mais la majorité ne pouvait pas parler cette langue. Voir Carl A. Brasseaux, « Acadian Education : From Cultural Isolation to Mainstream America, » dans *The Cajuns*, ed., Glenn Conrad, p. 123-132.

Dans le récit suivant, le problème de communication est dû à un manque d'expérience dans l'autre langue ; Uncle Charlie interprète le mot « *pedestrian* » pour « *protestant* ».

Uncle Charlie hits a pedestrian

Les sœurs restiont *right across* du chemin au couvent, là, à Pubnico. So après la messe, ils marchiont *single file*, là, pour le couvent, manière comme des *penguins* avec leurs bonnets, là, blancs, avec une marque dessus, habillées en noir. So Uncle Charlie venait *down* du chemin avec la *Model T Ford* avec rien que des *brakes* sur les roues de derrière. Il a point pu arrêter en temps. Il a *nické* [heurté] la dernière sœur. Ça l'a tirée dans le *ditch* [fossé]. So ils avont eu un *inquiry* après ça et le *policeman* a dit :

– *Now Charlie, in your own words, could you tell us what happened when you hit the pedestrian* [Maintenant, Charlie, dans tes mots, pourrais-tu nous dire ce qui est arrivé quand tu as frappé le piéton] ?

Charlie a dit :

– *She wasn't a pedestrian, she was a Roman Catholic* [Ce n'était pas une protestante ; c'est une catholique].⁶⁰

J'ai entendu une version similaire en Louisiane dans laquelle un père est déçu d'apprendre que sa fille est devenue « protestante » quand elle a vraiment dit qu'elle était devenue « prostituée ». Ancelet relève aussi une blague, basée sur les homonymes bilingues « *Say two* » et « C'est tout », présentant une situation typique d'un jeune Cadien à sa première journée d'école. Quand ce jeune revient à la maison après une vingtaine de minutes, son père lui demande ce qui s'est passé. Le fils explique qu'il est parti quand l'enseignante dit aux élèves : « *Say two*⁶¹ ». À l'Île-du-Prince-Édouard, l'histoire que Georges Arsenault intitule « *Get in enough* » est bien connue. Une femme qui ne parle pas l'anglais est en route à pied et un anglophone l'invite à embarquer dans sa voiture : « *Get in* ». Elle embarque. Voyant sa destination approcher, elle dit : « *Get in enough* », ne sachant pas comment s'exprimer dans l'autre langue. Le monsieur arrête la voiture et elle descend. Arrivée à la maison, elle dit : « Par chance [que] j'avais de l'anglais, il m'aurait *get-in-né* jusqu'à Racicot [Rustico]⁶² ».

Les gens du milieu s'identifient facilement à ce type d'anecdote puisque plusieurs ont été victimes ou ont connu quelqu'un qui fut victime d'une telle situation. Aujourd'hui, que presque tous les Acadiens parlent l'anglais, les

60. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Ce récit appartient aussi au type 1698G (*Misunderstood Words Lead to Comic Results*), c.f. motifs X111.7, et au motif J2496.2 (*Misunderstanding Due to Language Difference*).

61. Barry-Jean Ancelet, « The Cajun Who Went to Harvard : Identity in the Oral Tradition of South Louisiana », *Journal of Popular Culture*, vol. 23, n° 1, 1989, p. 106.

62. Georges Arsenault, *Par un dimanche au soir. Léah Maddix, chanteuse et conteuse acadienne*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1993, p. 167.

problèmes de communication avec d'autres francophones tels que les Québécois sont plus communs. Récemment, à la Baie Sainte-Marie, une jeune Acadienne interpréta la phrase « je me suis trompée » comme « je me suis trempée » en traduisant en anglais pour une étudiante qui était du nord du Nouveau-Brunswick. Cette fille était sensée prendre le traversier, mais elle s'était trompée de date ; et elle téléphona pour changer la date de son billet « *because I got wet* ». La situation s'est certainement améliorée, mais on entend toujours des anecdotes reliées au problème de communication entre deux cultures. Avec le temps, ces anecdotes contemporaines se raconteront sans doute sous forme de blagues.

Tensions linguistiques

En plus du problème de communication, d'autres blagues vont plus loin, reflétant les influences et les tensions interculturelles entre les Acadiens de Pubnico-Ouest et leurs voisins anglophones. Les récits entourant la déportation des Acadiens sont rares, mais l'insécurité et l'infériorité développées par le peuple envers la culture dominante continuent à jouer un rôle important dans la vie des gens. Par exemple, quelques récits exposent l'esprit compétitif et vantard, ou la fierté des villageois qui se sont longtemps sentis inférieurs à la culture majoritaire⁶³. Le grand-père du conteur racontait souvent que lui et un groupe de pêcheurs faisaient semblant de manger comme des rois lors de la dépression en faisant boucaner du lard sur leur poêle pour cacher leur pauvreté devant les Anglais⁶⁴. Lorsque je demandais au conteur Laurent d'Entremont pourquoi le répertoire oral du milieu contient tant d'histoires du genre héroïque, il a répondu :

Well, probablement [que] ç'a à faire avec le fait que les Acadiens avont toujours été du monde qu'a été persécuté en dix-sept cent cinquante-cinq et les années après ça. Et probablement que, même quand-ce nos grands-pères, et même moi, j'avons profité, ce temps-là, on avait toujours la *feeling* que les Anglais étiont plus que nous autres. *So* je pense qu'on gardait pour se *builder up* [cherchait à compenser] en inventant des *heros*⁶⁵.

Dans le récit suivant, un Acadien accuse un vendeur anglophone de l'avoir mal servi à cause de son accent français.

Acheter un demi-chou

J'étais dans la *Valley* [Vallée d'Annapolis], j'ai arrêté à un *vegetable stand* [étalage

63. Il est intéressant de noter que ce thème semble être très commun parmi les anecdotes racontées dans ce milieu. Voir, par exemple, Carmen d'Entremont, *op. cit.*, p. 237-241.

64. Carmen d'Entremont, *op. cit.*, p. 235-236.

65. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 22 mai 2005.

de légumes]. Un des *clerks* [commis] qu'était là, un jeune homme, a venu. Il a dit :

– *May I help you ?* [Puis-je vous aider ?]

J'ai dit :

– *Yes, I'd like to buy a half cabbage* [Oui, je voudrais acheter un demi-chou].

– Oh, il a dit, *I'm sorry, we sell whole cabbages, we don't sell half cabbages* [je m'excuse, nous vendons des choux entiers, nous ne vendons pas de demi-choux].

So j'ai fait un franc fou de moi-même. J'ai dit :

– *It's the accent isn't it ?* [C'est l'accent, n'est-ce pas ?]

J'ai dit :

– *It's because I'm French* [C'est parce que je suis Français].

J'ai pensé de *really starter* [sérieusement soulever] l'affaire, tu sais, les Anglais et les Français. *So, really*, le gars était excité, tu sais. Il a marché au *boss* [patron] et moi j'ai *tiptoé* [marché sur la pointe des pieds] par derrière. Il s'avait jamais aperçu [que] je le suivais. Il a dit au *boss* :

– *There's a damn fool, a real idiot out there who wants to buy half a cabbage.* [Il y a un maudit fou, un vrai idiot là qui veut acheter un demi-chou].

Et le *boss* a [re]gardé, il a dit :

– *And who's the guy behind you ?* [Et qui est ce gars derrière toi ?]

Et il s'a viré de bord, il a dit :

– *And this nice man here wants to buy the other half* [Et ce gentil homme-ci veut acheter l'autre moitié].

Chose étonnante, les relations entre les Acadiens de Pubnico-Ouest et les anglophones de la Vallée d'Annapolis semblent avoir été assez bonnes. En fait, plusieurs jeunes femmes sont allées travailler dans ce milieu sur diverses fermes juste avant la Deuxième Guerre. Toutefois, ce récit est représentatif des Acadiens qui se sont longtemps sentis inférieurs aux Anglais. Aussi, l'Acadien pourrait représenter de façon indirecte ceux qui ont l'impression d'être discriminés et rabaissés par la culture majoritaire. Il est intéressant de noter que le conteur raconte la blague en français, mais change à l'anglais pour les discours avec l'employé, ce qui représente bien l'influence de la culture anglophone sur les Acadiens. L'épisode est représentatif des Acadiens qui ont dû s'adapter à la culture majoritaire. Aussi, le conteur exagère son accent français, ce qui fait surtout rire les aînés qui se rappellent que très peu de villageois parlaient l'anglais au début du xx^e siècle.

D'autres blagues représentent plutôt l'ignorance envers d'autres cultures et tout simplement la diversité culturelle ou l'ethnicité ; certaines blagues peuvent illustrer comment deux cultures se ressemblent ou non.

Uncle Charlie accusé d'espionnage

Mon Uncle Charlie, qu'est un des caractères hors de mes histoires, était un *veteran* de la Première Guerre. So ils aviont été attrapés à *spier* derrière les

lignes des Allemands. Les *German lines*, là. Et la pénitence pour un *spy* [espion], c'était qu'ils alliont les *shooter* [fusiller] *next* matin à six heures. *So* les *Germans* avont dit :

– Avez-vous des *last requests* [dernière faveur] ?

So le *British guy* a dit :

– J'ai toujours voulu chanter de l'*opera music*. Me quitteras-tu chanter de l'*opera* ?

Et le *Scotish guy* a dit :

– Moi j'ai toujours voulu jouer la *bagpipe* [cornemuse]. T'as qu'à me donner une *bagpipe*, quand-ce que lui chantera son *opera*, moi j'accorderai sur la *bagpipe*.

Mon oncle Charlie a dit :

– Guettez point jusqu'au matin, *shootez-moi* asteure.⁶⁶

Encore aujourd'hui, les gens de Pubnico-Ouest ne s'identifient pas à la cornemuse ; pour eux, cet instrument représente un bruit désagréable tandis que, pour les Écossais, il est une partie importante de la culture. J'ai demandé au conteur pourquoi ce genre de blagues fait tant rire les gens du milieu et il a expliqué : « c'est en cause qu'alentour d'icitte, une *bagpipe* c'est *something* qu'est *frowned upon* [discrédité], tu sais. [...]. Le monde *around* d'icitte a point [été] exposé à une *bagpipe*. Je veux dire, quand-ce tu vois ça sur le TV, c'est un gars avec une robe qui joue de quoi qui semble une moelle de vache, je veux dire, c'est point curieux que le monde...⁶⁷ ». Plusieurs, surtout les aînés, ont même de la difficulté à apprécier les airs de violons celtiques, préférant les airs *country* ou *bluegrass* que jouaient leurs parents. On entend présentement la même chose en Louisiane pour l'accordéon.

Comme je l'ai mentionné plus haut, les blagues permettent d'aborder des sujets sensibles ; elles nous aident aussi à confronter nos expériences les plus difficiles. Considérez ce dernier récit qui touche indirectement à la grande dépression des années trente.

Les temps pauvres

Et Pubnico a changé, hein ? Pubnico de notre jeunesse ou Pubnico d'asteure. Je veux dire, asteure tout le monde est point si pauvre comme j'étions à ce temps-là. *As a matter of fact*, quand moi j'ai profité, j'étions pauvre assez : j'avais un frère qu'était *made in Japan*. Le matin, je mangions notre *cornflakes*, Rémi et moi, à la maison de mon grand-père l'autre bord du chemin. J'ai gardé dans ma *bowl* de *cornflakes*, il y avait un *grasshoper*, là, une sauterelle. J'ai dit :

– Grand-père, il y a une sauterelle dans mon *cornflakes*.

66. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004. Ce récit appartient au type 1865 (*Jokes About Foreigners*). Aarne et Thompson ont seulement noté des versions lithuaniennes (18), slovènes (2) et serbo-croates (13).

67. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004.

Il a dit :

– Taise ta goule, Rémi en voudra y-une itou.⁶⁸

Ici, on évoque des temps durs, mais sur un ton humoristique, ce qui permet aux gens d'accepter les misères du passé. Il est probable que cette blague, présentée comme vraie, ne soit pas basée sur la réalité ; cependant, ce récit oral, qui rappelle la pauvreté et les années de dépression, un temps particulièrement difficile qui a évidemment marqué les villageois, a son importance puisqu'il rappelle aux gens ces temps difficiles et leur permet d'apprécier ce qu'ils ont aujourd'hui.

* * *

Même si elles sont basées sur des scénarios fictifs, les blagues représentent une certaine réalité culturelle ; elles reflètent les préoccupations, les valeurs et les attitudes communes aux habitants de Pubnico-Ouest, et dans certains cas à la plupart des Acadiens des Maritimes et des Cadiens de Louisiane. Nous avons vu entre autres que la religion, la langue et la culture majoritaire ont joué un rôle important dans la vie des Acadiens de ce milieu. Les liens sociaux, culturels et linguistiques avec d'autres cultures ont profondément influencé l'expérience de vie des habitants, et leurs récits folkloriques. Nous avons constaté que les aînés restent sceptiques et déconcertés envers les attitudes des représentants de la religion catholique ; par leurs récits, ils contestent la moralité des prêtres et ils critiquent ceux qui ont soutiré de l'argent des villageois. Réprimés et frustrés, ils se libèrent en quelque sorte en prenant toutes les occasions pour parler de la sexualité ; ce sujet qu'on ne semble pas discuter ouvertement devient tout à fait abordable sous forme de blague. Finalement, ils évoquent l'insécurité du peuple et son infériorité à l'égard de la culture dominante, et ils n'ont pas peur de rire d'eux-mêmes, par exemple de leur accent et de leurs problèmes de communication avec l'autre culture.

Avec l'Internet et le multiculturalisme qui caractérise l'Amérique du Nord aujourd'hui, nous sommes tous exposés aux cultures du monde entier, et la tradition orale acadienne à Pubnico-Ouest est probablement plus colorée et variée que jamais. Même si le conteur localise et personnalise ses récits, nous avons vu que la majorité des thèmes représentés sont présents partout en Acadie ; aussi, certaines blagues, comme l'imbécile apprenti et les plaisanteries concernant la langue, le confessionnal ou les membres du clergé, sont universelles⁶⁹. Néanmoins, même si plusieurs farces sont désormais tirées de la télévision, de l'Internet ou d'autres sources internationales, et que les

68. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 12 juillet 2005.

69. Les références au catalogue international d'Antti Aarne et Stith Thompson le montrent.

influences étrangères jouent de plus en plus un rôle important dans la composition du répertoire local, elles font souvent l'objet d'une adaptation avant d'être racontées oralement. Laurent d'Entremont juge ainsi les blagues entendues à la télévision : « Moi, quand je vois les jeunes *comedians*, là, sur le TV, sur CBC, c'est rare qu'on a un *joke* que je comprends. Je trouve pas que ça fait rire⁷⁰ ». Alors, si le conteur ne s'identifie pas au récit, il ne pourra probablement pas se l'approprier. Moira Smith note : « *If the joke is a favorite of the teller, then it is more likely to reflect his real feelings*⁷¹ ». Si Laurent d'Entremont choisit de conter une blague, c'est parce qu'il l'a jugée significative, et si les auditeurs sont réceptifs c'est probablement parce qu'ils s'identifient au conteur. Même si une blague n'est pas née dans une communauté, si les gens acceptent de la conter à maintes reprises, s'ils l'adoptent, c'est probablement parce qu'elle les représente.

La tradition de la blague est certainement très vivante à Pubnico-Ouest. Cependant, la transmission d'un certain nombre de farces est en déclin, car les manières de vivre et les préoccupations des habitants ont beaucoup changé. Par exemple, les jeunes ne sont pas familiers avec les visites régulières au confessionnal qui ont marqué les aînés. Aussi, les récits basés sur la vie à la ferme familiale perdent leur charme avec le temps. Certaines blagues risquent donc de disparaître. Les blagues de Laurent d'Entremont sont adaptées à sa génération et, selon lui, les jeunes ne saisissent pas nécessairement leurs sens. Le comique ne dépend pas du lieu où il raconte ses blagues ; pour lui, ce qui compte c'est la réception : « C'est selon si ton audience est réceptive ou point⁷² ». En fin de compte, le folklore acadien s'adapte et se transforme constamment en réponse aux conditions changeantes de la société.⁷³ Si les blagues de ce conteur contemporain réussissent à survivre, c'est parce qu'elles auront pu évoluer et se transformer avec le temps pour répondre à de nouveaux besoins et de nouveaux contextes.

Les récits d'un seul conteur n'incorporent certainement pas tous les éléments de la culture du milieu. En étudiant le répertoire d'un autre conteur, qui a vécu des expériences différentes et retenu d'autres récits, nous pourrions mieux comprendre la culture collective du milieu. Par exemple, la comparaison du répertoire de Laurent d'Entremont avec celui de la conteuse acadienne Séraphie Daigle-Martin, qui ne semble pas personnaliser ni localiser ses blagues, les présentant plutôt sous forme de conte, apporterait une autre lecture de l'humour acadien.

70. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004.

71. Moira Smith, *op. cit.*, p. 77.

72. Coll. Carmen d'Entremont, Laurent d'Entremont, le 24 novembre 2004.

73. Anselme Chiasson *et al.*, « Le Folklore acadien », dans *L'Acadie des Maritimes*, Jean Daigle, dir., p. 649-705, Moncton, Université de Moncton, Chaire d'études acadiennes, 1993, p. 703.